



Et après... ?

Pénélope Fay

Ida, du Polonais Pawel Pawlikowski, raconte l'histoire d'une jeune orpheline qui, quelques jours avant de prononcer ses vœux pour entrer au couvent, part rencontrer sa tante, seul membre de la famille qui lui reste. Si Ida refuse tout d'abord les plaisirs et les semblants que sa tante affiche, la mort de celle-ci la précipite dans une danse grimée, entre identification et jouissance. Ida libère ses cheveux, troque son uniforme contre jupe et talons. Ouvre les lèvres sur le whisky, les cigarettes et la peau d'un autre :

- On a quelques concerts, tu viens avec nous ? Tu as déjà été à la mer ?, demande le garçon
- Je n'ai jamais été nulle part..., répond Ida
- Alors, viens... Tu nous écouteras jouer et puis on ira... sur la plage...
- Et après ?...
- Après on prendra un chien, on se mariera, on aura des enfants, on aura une maison...
- Et après ?...
- Après on aura des problèmes..., répond le garçon.

Ida ôte alors les fards, le rouge à lèvres, les jupes et les talons. Elle tourne le dos aux plaisirs charnels, et à celui qui les lui a fait goûter. Cet intermède des corps aura duré peu de temps. Un clignement de paupière. Ida a vu, goûté, senti. Et cette jouissance a déjà un goût de cendre. Puisque c'est une jouissance finie. Puisque, lorsqu'il s'agit de savoir ce qu'il y a *après*, les mots qui disent les promesses trahissent ce qui va se terminer, ce qui va mourir, se clore, disparaître. Puisqu'il y a un *après*, il y a une temporalité, mesurable, faite de segments, qui ne tient qu'à cette succession d'instantanés qui doivent disparaître pour que les prochains existent. Puisque le garçon répond de la sorte à la question plusieurs fois formulée : *Et après ?...*, il avoue la finitude des instants et de la jouissance qui s'y loge.

Ida se revêt du voile et prononce ses vœux. Si la jeune fille incarne le refus de la castration, elle est pleine d'autre chose, grosse d'un désir qui ne voudrait jamais s'éteindre, et dont l'infinitude trouve son reflet dans le Dieu qu'elle s'est choisi. Et les petites sœurs d'Ida, d'ici et d'ailleurs, hystériques parce qu'en quête de la jouissance absolue¹, chuchotent qu'aimer d'un désir qui s'adresse à celui qui ne répond pas, n'est-ce pas la bonne façon de garder ce désir intact ? Sans pouvoir atteindre sa cible, il demeure dans son écrin, c'est-à-dire dans son surgissement. L'instant de surgissement du désir c'est l'occasion d'éprouver cette jouissance marquée du sceau de l'infini. À peine effleurée, elle s'est déjà éloignée. Jouissance inatteignable, inaccessible, qui ne dépend ni des capacités ni des incapacités sexuelles d'un autre. Jouissance sans limite, qui ne dépend ni des bornes de l'espace et du temps.

Ainsi, Ida et ses petites sœurs ont l'air de faire un pied de nez au mythe de Don Juan. Là où Don Juan fait se consacrer un « espace de la jouissance sexuelle recouvert par des ensembles ouverts, qui constituent une finitude, et que finalement on compte »², Ida préfère celle qui ne se compte pas, qui est incalculable, sans bornes :

Dans un temps où la temporalité qui s'écoule n'a pas d'emprise.

Dans un espace où la localisation est impossible.

Dans une vie où l'éprouvé n'a pas de nom.

1 Cf. à ce sujet Naveau P., « Les deux jouissances de l'hystérique », *La Cause freudienne*, n°71, Juin 2009, pp. 130-133.

2 Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p.15.